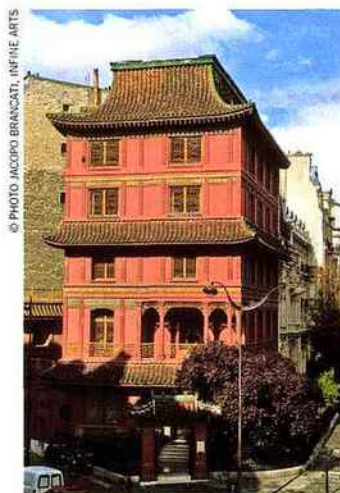


PATRIMOINE

Le caprice architectural de monsieur Loo. Durant l'entre-deux-guerres, un marchand d'art chinois du nom de C.T. Loo réussit le pari fou de bâtir, en plein cœur de Paris, une demeure chinoise, la Pagode.



La Pagode de monsieur Loo,
48, rue de Courcelles à Paris XVII^e.
www.pagodaparis.com

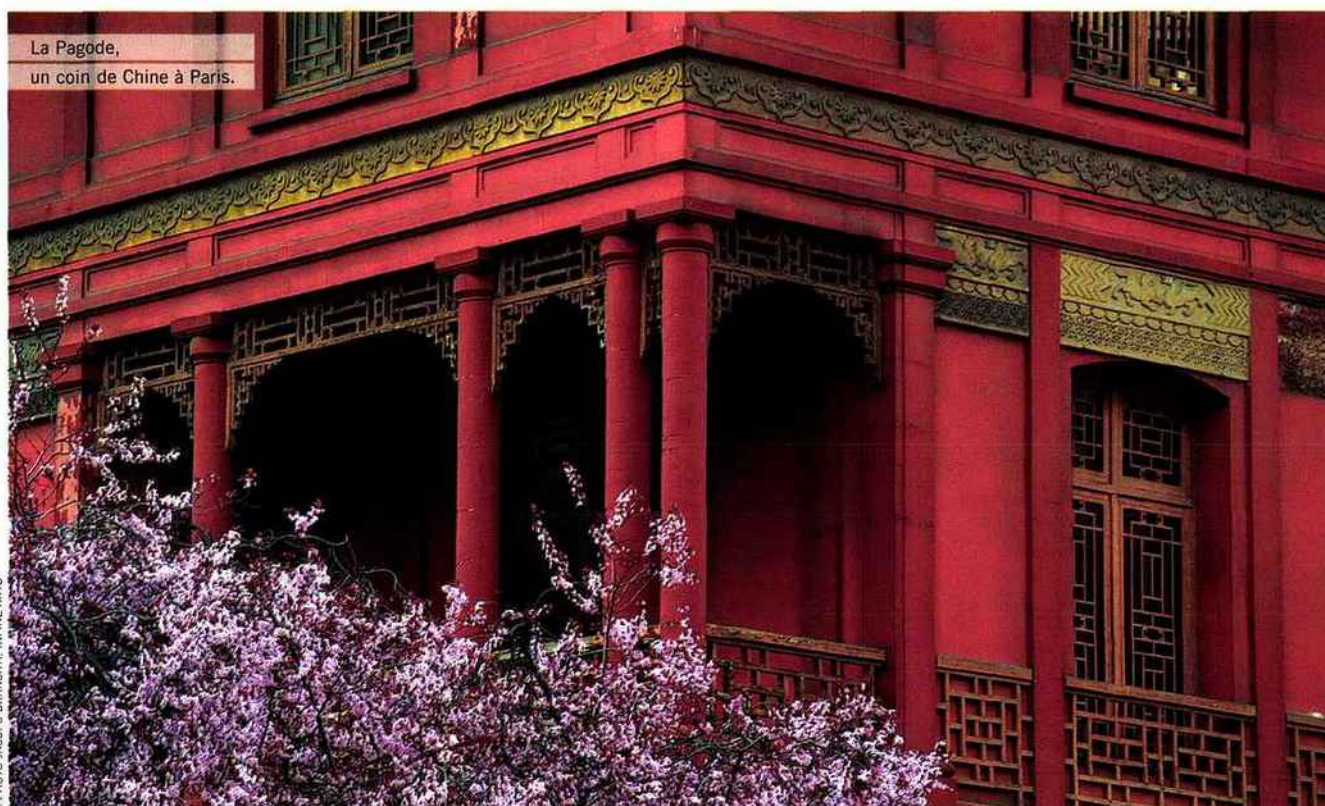
Pour le touriste souhaitant admirer les folies architecturales du parc Monceau, la surprise est de taille. À deux pas de là, rue de Courcelles, au milieu des façades haussmanniennes chères au Paris éternel se dresse un caprice tout droit sorti d'un paysage de Li Cheng : une pagode d'un rouge sang de bœuf témoigne de l'ambition singulière d'un homme, aventurier débarqué de sa lointaine Chine venu faire fortune en Europe. Ching-Tsai Loo, de son vrai nom Lu Huan Wen, est arrivé à Paris aux premières heures du siècle, désargenté. Cinquante ans plus tard, Loo est à la tête d'un empire bâti sur le commerce des œuvres d'art, une réussite qui, très vite, rayonne de New York à Pékin et dont la pierre angulaire restera toujours Paris. Admiré par les uns comme un marchand d'exception – celui qui sauva de la destruction des œuvres inestimables –, considéré comme trafiquant d'antiquités par d'autres, voire pillleur de trésors, C.T. Loo aura joué un rôle majeur dans la diffusion de l'art chinois auprès des plus grandes collections. Le livre de Géraldine Lenain, aux éditions Philippe **Picquier** rend hommage au marchand dans un portrait sans concessions où se lit l'ambivalence du personnage.

UN HOMME DE RÉSEAUX

Vingt ans séparent l'ouverture à Paris du premier commerce de C.T. Loo, en 1908, de l'inauguration de la Pagode, symbole éclatant de son ascension.

Vingt longues années durant lesquelles, modeste Chinois venu de Lujiadou, il gravit l'échelle sociale et finit par côtoyer les plus grandes fortunes de son temps, les Rockefeller, Pillsbury, Morgan et autres Frick... 1928 est décidément pour Loo l'année de la consécration. Il reçoit la Légion d'honneur, au grade de chevalier, en remerciement de ses généreux dons aux musées français. Pour devenir le plus grand marchand d'art chinois, l'homme a su tirer partie de ses relations et, en tout premier lieu, de ses amitiés avec Zhang Jinjiang et les nationalistes. Celles-ci lui permettront notamment de faire sortir, en dépit des lois restrictives votées en 1913 et 1914, de nombreux objets de son pays. Mais là ne fut pas son seul génie.

Le marchand sut anticiper l'évolution des goûts, substituant aux traditionnelles porcelaines chinoises des XVIII^e et XIX^e siècles des objets jusque-là méconnus. Il allait ainsi initier de nouveaux domaines de collection : fresques, sculptures, bronzes anciens... C'est lui encore qui fut à l'origine de la fabuleuse collection de jades archaïques du docteur Gieseler, donnée au musée Guimet, lui encore qui vendit à Charles Lang Freer quelques-unes des plus belles peintures bouddhiques qui ornent aujourd'hui son musée de Washington... Mieux, monsieur Loo ne se contenta pas d'être un simple passeur, s'octroyant au passage de confortables marges, il accompagna ses objets d'une histoire, les sertit d'un pedigree, s'entourant pour cela des person-



La Pagode,
un coin de Chine à Paris.

© PHOTO JACOPO BRANCATI, INFINE ARTS

nalités les plus éminentes, conservateurs et spécialistes tels Paul Pelliot, Alfred Salmony... Avec eux, il rédigea des catalogues, désormais véritables ouvrages de référence. Notre marchand, non content d'avoir un œil, avait aussi de l'esprit, qui très tôt comprit l'importance de la mise en scène, vecteur du rêve...

L'ÉCRIN EXOTIQUE DES COLLECTIONS LOO

Le projet de la Pagode s'inscrit dans cette stratégie... commerciale. Alors que la capitale n'est plus le centre du négoce de l'art chinois depuis le déclenchement du premier conflit mondial, C.T. Loo, qui s'est par ailleurs implanté avec succès aux États-Unis, choisit la galerie de la rue de Courcelles comme épiscentre. L'Europe, et plus encore Paris, brille toujours d'une aura culturelle. C'est donc là qu'il accueillera sa clientèle, pour l'éblouir comme l'avait fait Yamanaka, un concurrent, avec son temple japonais au cœur de New York. Loo engloutira dans ce projet une fortune, plus de 8 millions de francs, selon Géraldine Lenain, soit l'équivalent de 4,5 millions d'euros. Sur un hôtel particulier Louis-Philippe, l'architecte Fernand Bloch appose un décor d'inspiration chinoise revisité avec fantaisie : auvents

incurvés aux tuiles vernissées, balustrades ouvragées, portique sculpté de tigres et de dragons... C.T. Loo ne lésine pas. Au rez-de-chaussée, il dessine une « salle des cavaliers » aux plafonds à caissons et aux frises inspirées de reliefs de la dynastie des Han ; au premier étage, il habille les salons de panneaux de laque XVIII^e issus de paravents Shanxi. Au dernier étage enfin, il tapisse la galerie indienne de somptueuses boiseries provenant d'une demeure XIX^e de Pondichéry. Autant de décors aujourd'hui classés monuments historiques. Étonnante, la Pagode fut bien l'exotique écrin des collections de C.T. Loo, dont la formidable ascension devait être stoppée par la révolution chinoise. L'arrivée au pouvoir des communistes marque en effet un terme aux affaires de ce marchand d'exception, qui perd là son principal atout, un réseau. Reste l'emblème – fascinant – de sa réussite. Après la mort du marchand en 1957, l'établissement demeure la propriété de sa famille jusqu'en 2011, où, vendu et admirablement restauré, il retrouve son lustre. Dirigée par Jacqueline von Hammerstein, la galerie abrite aujourd'hui les archives et la bibliothèque du célèbre marchand et, plus que jamais, s'impose comme un coin de Chine à Paris. ●

À LIRE

Monsieur Loo : le roman d'un marchand d'art asiatique, par Géraldine Lenain, 272 pp., éd Philippe Picquier, mars 2013. Prix : 19 €.